

El nuevo Olavide. Una semblanza a través de sus textos ignorados by Estuardo NUÑEZ; Obras dramáticas desconocidas by Pablo de OLAVIDE; Estuardo Nuñez; Obras narrativas desconocidas by Pablo de OLAVIDE; Estuardo Nuñez

Review by: Marcelin Defourneaux

Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien, No. 19 (1972), pp. 236-240

Published by: [Presses Universitaires du Mirail](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40850132>

Accessed: 16/06/2014 17:32

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Presses Universitaires du Mirail is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*.

<http://www.jstor.org>

néo-classicisme est en fait l'esthétique de l'absolutisme bourbonien.

Mais ce théâtre néo-classique se heurtait dans sa diffusion à un certain nombre d'obstacles : c'est à la réforme des théâtres de Madrid, définie en 1797, à la lutte menée pour sa mise en application et aux oppositions qu'elle rencontra (de la part de l'« Ayuntamiento » de Madrid et de la Junte des Hôpitaux, en particulier) qu'est consacré le dernier chapitre de l'ouvrage.

Ce compte rendu ne saurait donner qu'un mince aperçu de la richesse, de l'originalité et de l'exceptionnel intérêt que présente l'étude de René Andioc. Si nous avons insisté sur les aspects sociaux et idéologiques beaucoup plus que sur les problèmes d'esthétique proprement littéraire, qui ne sont cependant aucunement négligés, nous n'avons fait, en cela, que suivre les choix, qui nous paraissent en l'occurrence pleinement justifiés, de l'auteur lui-même. L'abondante documentation inédite qu'elle apporte, les perspectives nouvelles qu'elle ouvre dans de multiples domaines, feront désormais de cette thèse un ouvrage de base indispensable pour toute étude sérieuse sur le XVIII^e siècle espagnol.

Jacques SOUBEYROUX.

Estuado NUÑEZ. — *El nuevo Olavide. Una semblanza a través de sus textos ignorados*, Lima, 1970, 158 p.

Pablo de OLAVIDE. — *Obras dramáticas desconocidas*. Prólogo y compilación por Estuado Nuñez. Lima, Biblioteca nacional del Perú, 1971, 593 p.

— *Obras narrativas desconocidas*. Prólogo y compilación de Estuado Nuñez. Lima. Biblioteca Nacional del Perú, 1971, 273 p.

Le numéro 17 de *Caravelle*, comportant notre article « *Nouvelles recherches sur Pablo de Olavide* » était sur le point de sortir des presses lorsque nous avons reçu l'étude que M. Estuado Nuñez, directeur de la *Biblioteca Nacional del Perú*, a consacré à Olavide, ainsi que les deux volumes de « *textos desconocidos* » qui l'accompagnent. Nous regrettons donc vivement de n'avoir pu en tenir

compte pour la rédaction de cet article, en raison du complément d'information qu'ils apportent sur l'œuvre littéraire de l'auteur de *l'Evangelio en triunfo*.

La production dramatique d'Olavide — composée, à l'exception de la « zarzuela » *El Celoso burlado*, de traduction d'œuvres françaises — n'était pas totalement inconnue, puisque, comme le rappelle M. Nuñez, on en trouve mention dans divers catalogues de pièces théâtrales du XVIII^e siècle et dans divers documents d'archives (en particulier dans la section *Espectáculos* des Archives municipales de Madrid). Mais, si l'on connaissait le titre d'une douzaine de ces pièces, leur texte demeurerait ignoré ou inaccessible. Une patiente recherche menée dans les bibliothèques espagnoles a permis à M. Nuñez de retrouver neuf d'entre elles : cinq (*El Celoso burlado*; *Fedra* et *Mitridates*, traduites de Racine; *La Zayda* (*Zayre*), traduite de Voltaire et *Hipermenestra*, traduite de Lermierre) avaient été imprimées dès le XVIII^e siècle; pour les quatre autres : *Meroe* (*Mérove*) et *Olimpia* (*Cassandre et Olympe*) de Voltaire, *La Celmira* de Du Belloy et *El Jugador* de Regnard, la publication de M. Nuñez constitue, semble-t-il, la première édition. Il est difficile de porter un jugement sur la valeur littéraire de ces traductions, qui sont pratiquement un « mot à mot » des œuvres originales; tout au plus peut-on remarquer que le passage de l'alexandrin à l'endécasyllabe espagnol a modifié le rythme poétique, ce qui est particulièrement sensible lorsqu'il s'agit de la souplesse et de l'harmonie du vers racinien.

Dans la pensée d'Olavide, ces traductions devaient contribuer à la rénovation du théâtre espagnol, en lui fournissant des modèles de tragédies « régulières ». Atteignirent-elles le but visé, et peut-on penser qu'elles contribuèrent à « la democratización de la cultura y la elevación del nivel intelectual del pueblo » ? Nous nous montrons plus réservé sur ce point que leur moderne éditeur. Réalisées entre 1762 et 1776 pour les représentations du théâtre qu'Olavide (à l'imitation de Voltaire) avait établi chez lui, ces traductions fournirent une part importante du répertoire du *Teatro de los Reales Sitios* créé en 1768, où elles ne purent toucher qu'une élite restreinte et déjà avertie des choses de France. Connurent-elles en outre un succès de public « populaire » ? Si la *Celmira* et *El Jugador* se maintinrent assez longtemps à l'affiche des théâtres de la capitale, en 1771, nous n'avons aucun témoignage sur la représentation des tragédies de Racine et de Voltaire hors des *Reales Sitios*. Il faut noter toutefois que trois d'entre elles furent imprimées postérieurement à la condamnation d'Olavide, *La Zayda* en 1782, *Meroe* (*Mérove*) en

1788 et *Hipermenestra* en 1798 ce qui semblerait montrer qu'elles avaient conservé une certaine réputation auprès du public cultivé.

Quel que soit l'intérêt de ces traductions, il nous paraît surpassé, et de beaucoup, par celui des *Obras narrativas desconocidas* également publiées par M. Nuñez. Il s'agit là, en effet, d'une production littéraire restée absolument inconnue des biographes d'Olavide. Fernández de los Rios avait bien indiqué, dans un article de la *Ilustración española y americana* (1875) que D. Pablo avait écrit 22 « *novelas morales* » dont il donnait les titres; mais nul n'en avait jamais vu le texte et tout donnait à penser qu'elles n'avaient jamais été imprimées (1). Or, en prospectant les bibliothèques des Etats Unis et grâce à leur remarquable organisation bibliographique, M. Nuñez a retrouvé le texte de sept de ces nouvelles, toutes publiées la même année (1828, donc un quart de siècle après la mort de leur auteur) par les soins d'un Espagnol, Cayetano Lanuza, qui, ayant fui l'Espagne après la restauration de Ferdinand VII, s'était fixé à New York où il avait créé une maison d'édition spécialement orientée vers la traduction d'œuvres « philosophiques » du siècle précédent.

C'est essentiellement en fonction de ces œuvres narratives inconnues ou méconnues que M. Estuardo Nuñez parle d'un « *nuevo Olavide* ». A l'homme de théâtre *afrancesado*, il oppose, en effet, le narrateur « *ainglesado* », car l'inspiration de ces *novelas cortas* lui paraît refléter l'influence directe du roman anglais sentimental et moralisateur (Richardson, Fielding etc.), dont on connaît la vogue dans l'Europe du XVIII^e siècle. Mais, si Olavide connaissait bien ces romans (*Pamela*, *Clarisse Harlowa* figuraient — en traduction française — dans sa bibliothèque), il ne peut y avoir le moindre doute sur le modèle qu'il imite : il s'agit des *Contes moraux* de Marмонтel, publiés alors qu'Olavide résidait à Paris et qui connurent immédiatement un énorme succès, tant à l'étranger qu'en France, et reçurent l'accueil le plus favorable du public cultivé espagnol. Les thèmes traités : parallèle entre la vie simple des campagnes et la corruption des grandes villes; exaltation de l'amour qui l'emporte sur les préjugés de classe; triomphe de la vertu féminine qui déjoue les embûches qui lui sont tendues, sont du même type, et la technique romanesque, avec tous ses artifices, ses conventions et ses invraisemblances tant dans les situations que dans les caractères « *exemplaires* », est si semblable dans les deux cas que l'on peut

(1) Les Archives municipales de La Carolina, ancienne capitale des *Nuevas Poblaciones* créées par Olavide conservent le manuscrit d'un « conte moral », *La maldición paterna*, non mentionné par Fernández de los Rios, et un fragment, sans titre, d'un autre conte.

appliquer aux *Contes moraux* de l'auteur français tous les traits que M. Nuñez relève dans les *novelas* d'Olavide avec « *su trama siempre recargada, con incidencias un tanto irreales, candorosas o inverosimiles acumulados por la casualidad* » (2).

En ce qui concerne le grand ouvrage d'Olavide, *El Evangelio en triunfo*, M. Nuñez a découvert, à la Bibliothèque Nationale de Lima, un très intéressant document : il s'agit de la censure émise par le ou les censeurs du Conseil de Castille à qui fut soumis, en 1797, le manuscrit de l'ouvrage. Il en ressort (comme on pouvait le déduire des fragments conservés à l'*Ayuntamiento de La Carolina*) que l'œuvre originale fut, avant sa publication, amputée de cinq chapitres (ou *cartas*) dans lesquels Olavide retraçait l'histoire politique et religieuse de la Révolution française (3). Les motifs allégués par les censeurs sont curieux : les violentes attaques portées contre les révolutionnaires français pourraient, estiment-ils, avoir de fâcheuses conséquences pour l'auteur, qui vit toujours en France; d'autre part, l'alliance qui vient d'être conclue avec le pays voisin « *prescribe que miremos su honor con interés* »; enfin (et cela nous paraît être la raison principale), il est peu souhaitable de faire connaître aux Espagnols ce que furent les excès antireligieux de la Révolution.

Le dernier apport de l'étude de M. Nuñez concerne la destinée littéraire de l'auteur de l'*Evangelio*. On sait l'énorme impression que fit, dans l'Europe éclairée, la condamnation inquisitoriale de 1778, condamnation qui fut considérée comme le triomphe de l'obscurantisme et du fanatisme sur les « lumières » incarnées par l'Intendant de Séville. L'écho de cet épisode fut long à s'éteindre et la figure d'Olavide conserva longtemps encore sa valeur symbolique et mythique. C'est ce que montrent en particulier trois œuvres littéraires, aujourd'hui bien oubliées, que M. Nuñez a retrouvées dans des bibliothèques allemandes : un pseudo « récit de voyage », *Faustino o el siglo filosófico* de Johann Pezzl, publié à Zürich en 1783 (*Faustino* étant présenté comme le secrétaire d'Olavide, qui a partagé ses tribulations); une « épopée », *Olavides*, publiée en 1799 à Copenhague par August Hennings; enfin un roman de Heinrich Zschokke (1771-1848), au titre particulièrement significatif :

(2) M. Nuñez rapproche les *novelas* dues à Olavide des *novelas ejemplares* de Cervantés. Or il est très significatif qu'au XVIII^e siècle, Vicente Maria Santivañez, dans le prologue de la traduction de *La mauvaise mère* de Marmontel eût fait ce rapprochement en ce qui concernait les *Contes moraux* de l'écrivain français (cf. notre étude *Marmontel en Espagne* in J.F. Marmontel. *De l'Encyclopédie à la Contre-Révolution*, Clermont-Ferrand, 1970).

(3) Nous avons publié l'un de ces chapitres dont le manuscrit a été conservé et figure aux Archives de La Carolina. Cf. notre article cité, *Caravelle*, n° 17, p. 129.

Olavide, der neue Belizar. Nous pensons pouvoir ajouter prochainement à cette liste d'autres titres d'ouvrages, français ceux-ci, qui reflètent la persistance du « mythe » dans la première moitié du XIX^e siècle. Mais nous ne pouvons, en terminant ce trop bref compte rendu, que féliciter M. Estuardo Nuñez pour l'ampleur et le succès de ses recherches dont les résultats légitiment, en dépit des quelques réserves que nous avons faites, le titre qu'il a donné à l'essai consacré à son illustre compatriote.

Marcelin DEFORNEAUX.

Javier HERRERO. — *Los origines del pensamiento reaccionario español*, Madrid, « Cuadernos para el Dialogo », 1971, 409 p.

Voici un livre appelé sans doute à faire quelque bruit en Espagne, par la remise en cause qu'il comporte et qui touche certaines tendances de l'historiographie espagnole contemporaine. Au point de départ, deux questions : quelle est la valeur intellectuelle de la littérature où s'exprima, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et jusqu'à 1814, l'opposition espagnole à la pénétration des « Lumières » et du libéralisme politique et social ? peut-on considérer que ceux qui menèrent la lutte contre la philosophie moderne » étaient les héritiers et les défenseurs de la grande tradition politico-théologique du Siècle d'Or ?

Fort de l'autorité de Menéndez y Pelayo, le néotraditionalisme espagnol contemporain a non seulement admis cette continuité, mais affirmé que les écrivains — pour la plupart des religieux — qui l'incarnèrent avaient autant ou plus de vigueur de pensée que leurs adversaires dont ils avaient victorieusement réfuté les « sophismes ». Pour trancher le problème, il n'était d'autre moyen que de recourir à leurs ouvrages, plus souvent allégués que lus. C'est ce qu'a fait J. Herrero, et la réponse qu'il apporte est catégorique : prétendre placer sur le même pied qu'un Voltaire ou un Rousseau ceux qui prétendirent les réfuter relève de la fantasmagorie — on pouvait s'en douter... Voir en eux les héritiers de la pensée espagnole traditionnelle est un contre-sens complet; la soi-disant « tradition espagnole » invoquée contre l'*ilustración* n'est ni tradition, ni espagnole; elle n'est que la manifestation au sud des Pyrénées, d'un courant de réaction antiphilosophique qui se développa dans toute l'Europe de la fin du XVIII^e siècle et auquel s'abreuverent tous les adversaires des « lumières », puis de la Révolution.